

“ Mon père s'est donné la mort cette nuit parce que les mines d'Arménie ont été dévastées par les Alani. Je me sens écrasée par tant de souffrances : venez. ”

Polybius arriva le premier dès qu'il eut appris par un courrier d'Auctus le terrible événement. Au premier mot Dipilus avait flairé la ruine : un pareil homme ne s'en irait pas s'il n'avait pas perdu tout espoir. Mais d'où venait-elle ? Il chargea son fils de le savoir au plus tôt.

Vera ne lui cacha pas la réalité. D'elle-même, un peu hautaine, elle le pria d'assurer son père que toutes les sommes versées lui seraient intégralement remboursées. Il ne refusa pas, mais il se contenta de répondre :

— Ce sera votre dot, Vera.

Elle le laissa dire, et lui fut reconnaissante de la suppléer pour toutes les formalités des cérémonies funèbres.

Le lendemain, Paula et Caesius vinrent dans la matinée. En sanglotant elle tomba dans les bras de Paula qui, l'embrassant et la caressant comme une enfant, la retint longtemps sur son cœur. Et cela lui fit du bien.

Ils causèrent ensuite quelques instants. Puis comme discrètement ils partaient, elle leur demanda :

— Avez-vous encore la lettre de l'apôtre Paul qu'on lisait à la réunion ?

— Oui, Voulez-vous que nous vous l'envoyions ?

— Oh ! comme vous me feriez plaisir !

— Ce soir vous l'aurez.

— Merci. Un désir encore : voulez-vous venir me voir le lendemain des funérailles ?

— Nous reviendrons. Courage et que Dieu vous soutienne dans l'épreuve !

Pas une allusion ne fut faite à ses fiançailles.

Les funérailles eurent lieu à Herculaneum, après le délai légal.

Le corps du chevalier, embaumé, exposé dans l'*atrium* de la villa, fut porté au bûcher par les membres de l'Ordre les plus en vue.

Dans le cercueil ouvert son visage apparut froid, énergique, hautain comme s'il eût encore vécu mais pâle et les mâchoires contractées.

La jeune fille avait défendu tout excès de luxe, tout sacrifice sanglant. Il n'y eut que les rites essentiels et l'on remarqua qu'elle n'y prenaient aucune part.

Tandis que se déroulait le cortège avec ses torches, ses trompettes lugubres, ses pleureuses, la foule des amis venus de Rome et de toutes les stations de la côte ; tandis que se répandaient les libations et que les flammes crépitaient dans le bûcher,—sous son long voile de deuil, insensible à tout ce bruit, elle priait.

Elle avait reçu l'admirable lettre de l'Apôtre aux Romains. Elle n'avait pas tout compris, oh ! non. N'était-ce pas hier qu'elle recevait les premières leçons de la foi ! Mais dans ces phrases puissantes, où la pensée se précipitait, dédaigneuse de l'effet, impatiente de la preuve, elle avait puisé à longs traits le réconfort béni du surnaturel.

Ah ! quelle différence avec les écrits des stoïciens ! Quelle spontanéité de sentiments ! Quelle flamme

d'enthousiasme ! Quel souffle d'espérance emportant l'âme vers la réhabilitation ! Mais surtout comme cette autorité s'affirmait impersonnelle, dégagée de toute recherche du moi, appuyée sur le seul exposé de la Vérité, bonne et douce et compatissante et condescendante aux faiblesses d'autrui !

Chose étrange ! Ce deuil épouvantable, cette souffrance déchirante, en broyant son cœur, avaient pacifié son esprit. Comme un coup de tempête ils l'avaient arrachée aux fluctuations des lames adverses et jetée sur le rivage. Dans le naufrage, avec les plans du chevalier avait disparu la cause de sa lutte intime contre sa conscience. Et la liberté lui était rendue. Oh ! elle l'avait chèrement payée ; plus mille fois que la ruine qui se préparait l'affreuse mort de son bien-aimé père était une terrible rançon ! Mais l'angoisse même de ce rachat l'avait inclinée, repentante, humiliée, docile, vers le Maître de la vie et de la mort.

Oh ! comme elle avait lu et relu les lignes profondes où l'Apôtre semblait avoir tracé ses luttes à elle, ses luttes passées :

“ Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. Or si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, c'est le péché qui habite en moi. Je trouve donc cette loi en moi : quand je veux faire le bien, le mal est près de moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de ma raison et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? — La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. ”

Oui, la grâce de Dieu, humblement cherchée !...

Après le retour à la villa, Polybius la prit à part quelques instants et lui proposa de revenir à Pompeia en attendant que les affaires paternelles fussent réglées. Elle le remercia, mais déclara que son devoir étant de veiller par elle-même aux ventes rendues nécessaires elle resterait jusqu'à nouvel ordre à Herculaneum.

Les Galates furent fidèles au rendez-vous. Elle les fit entrer dans la bibliothèque où, près d'un mois auparavant, Cecilius recevait les actionnaires des mines. Délibérément elle leur raconta ce qui s'était passé depuis son départ de Pompeia, sa lutte avec son père, l'enchaînement d'influences qui avait débilité sa volonté vague de ne pas céder ; mais la journée de Capreae plus amollissante encore, son saisissement à la rencontre de Caesius et la proposition de Polybius, son premier refus, et puis sa capitulation juste à temps pour le sauver, lui, en sacrifiant le devoir.

Elle dit tout cela simplement sans chercher à s'excuser. Mais les événements l'excusaient assez d'eux mêmes.

Quand elle eut fini Caesius prit la parole :

— Ainsi donc, c'est Polybius qui est intervenu pour me soustraire à la mort ?

— Oui, je vous l'ai dit.

— Il y a une chose que vous ignorez encore et que vous devez savoir. C'est aussi Polybius qui nous a emprisonnés, et qui m'a fait transporter à Capreae.

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.